

Roland Reutenauer, *Quelques pas hors de l'éternité*, avec des photographies de Philippe Lekeuche, éditions L'Herbe qui tremble, 2021, 14 €.

Ce qui me frappe ici, c'est l'évidence de la simplicité, différente, me semble-t-il, des livres précédents. La lecture est paisible, les neurones se détendent, sans que le champ poétique ne s'en trouve amoindri. Le titre nous ouvre un seuil (« Quelques pas »...), pour mieux nous engager dans une sorte d'énigme (...« hors de l'éternité »).

Cette énigme est subtile : pourquoi s'extraire de l'éternité alors que personne n'y entre ? Sans doute, précisément, parce que ce nom sonne faux. Le poète nous invite à nous défier des grands mots qui paraissent innocents, alors qu'ils nous font boire le « brouet des vieilles croyances ». Il insiste ainsi : « Nous sommes nés / pour tenter quelques pas / hors de l'éternité »... Aussi préfère-t-il s'inscrire dans l'« ici-maintenant » éphémère,

même s'il en déplore certaines émanations. Cet ici-bas est le « pays sans *pourquoi* ». Il nous détourne du « grandiose » et des artifices d'une « éternité de poche à notre mesure » : « il faudra tirer la joie / du plus immédiat / du plus modeste ». Cette exigence vaut même pour les maladroits que nous sommes, aux prises avec le présent : « sa clarté nous aveugle / et nous titubons ».

La question de l'éternel s'éclaire par le contexte personnel de ce livre : « On n'a rien vu venir / ma vieillesse et moi ». Face à la progression de l'âge, la tentation de l'amertume est proche, le « vin » est impuissant à l'éloigner. Contre la tristesse, des négations combattent : « n'attendons pas / que le grand silence / nous paralyse les doigts ». Peut-on conjurer la mort en la personnifiant – « *absence* et *néant* / ces noms énormes et griffus » ? En réalité, l'écriture lutte surtout contre ses propres penchants, elle écarte les « poèmes » qui prétendraient se poser « en soutien », alors qu'« il faudrait vivre pleinement / l'éphémère ».

Dans cette exploration sans ponctuation, hormis les majuscules initiales, le texte se déroule pas à pas, comme une promenade. Ce n'est pas le fil avec lequel « on se tricote une raison » en utilisant « la laine usée des mots ». Écartons-nous du confort des « syllogismes bluffants » ! Le « grand mystère » suffit, s'il se vit sans se perdre. Le poème se loge là où « réponse est un mot vide de sens / en mallarméen comme en chacune / de mes langues ». Des interrogations parsèment le livre, qui n'attendent rien en retour, demeurent suspendues, s'adressent par exemple à l'existence discrète des cisterciens.

Si la ponctuation s'absente, le livre, cependant, se structure : six sections le composent. Il est intéressant que d'emblée les « jours » se disent « contés », plutôt que *comptés*... Cela permet d'aller plonger ensuite au « fond des années », d'où ressurgit « un dimanche de Moyen Âge ». Puis, il évoque très simplement « le séjour à l'hôpital », avant de se pencher vers « les mots » : les « fidèles les rejetés », de préférence aux massifs, qui souffrent d'inertie : « *Dieu mort et oubli* ». Les termes qui importent adviennent sur la page « pour augmenter leurs chances de germer / dans le terreau » des « jours » du « lecteur ». N'est-ce pas la vraie raison d'être, la plus généreuse, du poème : se transmettre pour permettre à des paroles, par d'autres prononcées, de fructifier ? La cinquième section est dédiée aux « paysages », dans une douceur que la « mélancolie » étreint parfois : s'y trace « l'illisible du monde » – ce qui soutient la vie poétique, à l'écart du « faubourg », « sous les traînées cendre et rouge / d'un ciel rayonnant / de la nuit toute proche », dans la fulgurance de l'oxymore, qui fait entendre aussi « le silence de la grande maison »... La sixième partie s'intitule

« Questions et pensées », qui laisse germer ce bel espoir : « tomber » dans la mort « comme les feuilles de notre chêne / dans une douceur d'arrière-saison ».

Partout dans ce recueil, le poème offre un espace où « vivre dans l'à peu près / et l'inexprimé ». Rien n'y est clos ou banni, pas même l'espérance de l'au-delà ou de la « grande guérison ». Seulement, il prend soin de notre humble humanité afin qu'elle puisse encore trembler, frissonner, progresser à son rythme.

Simplicité, humilité : le choix de paysages photographiés par Philippe Lekeuche accompagne à merveille cette *presque prose*, dont le poème se nourrit, tout en se préservant par la fluidité du rythme, par l'art de ne dire que l'essentiel et par l'effacement d'un *je* qui à peine résonne : « Certains mots s'éloignent / je peine à les ramener sous mon toit ». Le texte évite de nommer, il décrit dans l'innocence du regard : « connecté à un écran / près de sa tête / relié par un fin tuyau / à une bouteille en l'air ». Et les mots, comme un chuchotement, se perdent dans la brume du « on », du « il » impersonnel ou encore du « ce qui », si peu démonstratif, à vrai dire : « *mais au fond pourquoi crier sur les toits / ce qui se murmure si bien / dans les recoins peu fréquentés.* »

Sabine Dewulf